

T'AS ROULÉ SUR QUOI ?

Joss West

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

Avertissement :

Ce roman pourrait être un nouveau conte... Ce que je veux écrire ce sont des reflets ponctuels de la société du fait qu'ils exposent au lecteur des images sorties de ma vie quotidienne, à travers des personnages symboliques reflétant très souvent la réalité. Mon quotidien. C'est à travers ces personnages que le lecteur en vient à se reconnaître et à voir le monde tel qu'il est vraiment étant donné qu'il y découvre tous les vices auxquels l'homme peut être confronté. Un conte n'est pas toujours doré ; il n'y a pas que des héros.

Le conte repose, je pense, ainsi sur quelques principes qui lui donnent de l'efficacité :

- *L'appel à l'imagination du lecteur grâce au voyage et au romanesque...*
- *L'utilisation des faits du réel qui oblige le lecteur à accepter la fiction et à se sentir concerné. En cela j'ai envie de créer une certaine connivence entre le lecteur et moi...*
- *L'omniprésence du conteur (moi ?). En effet, en intervenant directement dans le récit je tire les ficelles et j'évoque des situations qui correspondent à ma propre vie ; Je me sens engagée dans mon histoire qui est parfois intimiste, parfois réaliste et qui aboutit, enfin je l'espère... comme dans les fables, à une morale.*

Les mélanges dans ce roman de l'imaginaire et de la réalité tiennent surtout à une tension entre le plaisir d'écrire (humour, jeux de mots, mettre en scène les ami(e)s, les voisins qui m'entourent) et la volonté de dénoncer une société qui transforme, inconsciemment, l'individu. Un peu comme si, ce dernier, se formatait à ce qui était encore impensable hier et qui le fait changer.

Vous comprendrez donc que tous les personnages existent mais n'ont aucune des activités décrites... Les prénoms, les noms de famille ont été changés, les adresses ; les articles de presse modifiés. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait vraiment incroyable !

- chapitre 1 -

Il pleut.

Le mois de février est une catastrophe. Tant pour la météo que pour la politique.

Les rivières sortent de leur lit. La Dordogne s'étale, "elle est haute" disent les gens d'ici. Je suis en Corrèze.

Les vacances scolaires d'hiver se succèdent de semaine en semaine et la dernière zone court jusqu'à dimanche 6 mars. Les enfants, les ados tirent une âme en peine. Les pouces mitraillent les claviers des Iphones, Smartphones, tablettes de toutes sortes. Les SMS rivalisent avec les mails. Qui a dit que notre société ne savait plus communiquer ?

La TV ? Bof. Les jeunes attendent les émissions de télé-réalité juste pour critiquer et dire combien c'est bête, "mais c'est aussi la vraie vie" ajoutent-ils et ça, c'est nettement moins rassurant.

La campagne sous la pluie ne vaut guère plus, guère moins que la ville aux trottoirs gluants, aux enseignes éteintes, aux rideaux de fer tirés sur des boutiques dont quelques-unes affichent "bail à vendre" ou "cessation d'activité".

Sur la Côte d'Azur ce dernier WE de février, dernier jour du carnaval de Nice et Fête du Citron à Menton, ne fait pas exception. Je quitte la Corrèze après 15 jours de pluie et je reviens à Nice. Pour une fois, il pleuvra aussi mais sans trop décourager, malgré tout, les touristes venus de très loin voir Le Roi Carnaval. La grande roue dégouline, comme les parapluies. Les confettis collent partout. Les citrons et les oranges de Menton brillent sous la pluie et le thème du cinéma italien aura fait rêver la semaine passée.

Il pleut.

Dernier jour de février 2016. Ouf.

Les migrants migrent. La frontière italienne se voudrait discrète mais elle bloque encore avec des gendarmes, des policiers italiens et français, des douaniers.

Certains Italiens pourtant, moyennant finances, transportent un ou deux passagers migrants venus d'ailleurs, en catimini ils passeront la frontière très discrètement. Ils savent par où passer.

Quelques Français avec les mêmes intentions feront eux aussi l'aller-retour dans la journée.

La misère se transporte. Se déplace. Certains s'enrichissent sur le dos de malheureux qui paieront très cher l'espoir d'un ailleurs meilleur.

Le train VINTIMILLE-GRASSE longe la côte ; l'accès à pied y est relativement facile surtout la nuit. Alors dans le lycée français situé à moins de 300 mètres de la frontière italienne les nuits peuvent ne pas toujours être "paisibles" dans l'internat mixte... au moins pour le personnel responsable des élèves.

Parfois on a vu sur les voies ferrées à moins de 10 mètres des bâtiments scolaires des silhouettes passer le muret de séparation, des jeunes filles ouvrir les fenêtres et apostropher les Tunisiens qui essayaient de s'éloigner de

la frontière... et qui leur faisaient de grands signes d'amitié... Les filles gloussaient de plaisir d'avoir été remarquées, les jeunes Tunisiens fiers d'être, le temps d'un passage, leurs cibles.

Ce matin, la lumière habituelle de la Côte d'Azur revient plus belle encore cette fois après ces jours humides. Le ciel bleu, les mouettes, les goélands, le décor est posé pour laisser venir le printemps.

Les chars du Carnaval de Nice rentrent dans les hangars de Riquier où ils seront démontés pièce par pièce. Les oranges et les citrons (qui habillaient les chars de Menton) restés en bon état sont revendus à prix très modique, pour le plus grand bonheur des amateurs de confitures, de sirops, de vin d'orange, de Limoncello.

Entre les lignes, entre les paragraphes et les chapitres, le temps change pour ne jamais rester à la pluie.

Entre mes nuits et mes jours ma vie avance sans jamais renoncer.

Pourtant.

Parfois cette vie pourrait renoncer... parce que certains lendemains sont plus difficiles que les veilles.

Tu es à Nice depuis quelques semaines. Tu réapprends à y vivre.

- chapitre 2 -

La nuit donc des silhouettes se déplacent et se distinguent à peine sur les rails. Pourtant ces personnes, par petits groupes de 2 ou 3 espacés d'une cinquantaine de mètres, viennent de passer la frontière. Il n'est pas facile de "passer" de jour. Alors autant essayer la nuit. Mais la nuit sans lune, sans aucun éclairage semble rassembler tous les obstacles possibles. Sur les traverses, certains migrants glissent, se tordent une cheville, se relèvent, boitent et reprennent la voie. Mais bientôt un tunnel. Les briquets s'allument. Les téléphones portables d'une faible couleur bleue les guident. Il n'y a pas de train la nuit. Vers 5 heures du matin un lourd et lent train de marchandises passera. Mais les migrants eux-aussi seront passés.

Quand la fatigue devient trop lourde à porter, ils s'assoient sur les rails. Ne pas dormir. Ne pas parler. Ne pas jeter de canettes de verre ou de fer, ça résonne. Faire le moins de bruit possible. Avancer le plus loin possible.

Les gares ne sont pas très éloignées les unes des autres et sont éteintes la nuit. Le danger ne viendra pas de ces endroits.

Les bruits ont couru que parfois des patrouilles de douaniers passaient en voiture le long des voies de chemin de fer. Mais la route n'est pas toujours près des voies.

Quand l'aube commence à poindre, il faut quitter les rails. Aller toujours vers le Nord, fuir la côte trop peuplée. Tant pis, grimper s'il le faut le long des montagnes qui semblent ne faire qu'une ombre gigantesque avec les voies ferrées et la mer. Ne pas descendre vers les plages.

Grimper. Sans rien avoir dans le ventre. Juste l'espoir de fuir vers l'inaccessible étoile qui pour certains s'arrêtera à une autre frontière.

Ne pas trop réfléchir. Ça coupe les jambes, ça sape le moral. Grimper. Une fois en haut, ça devrait redescendre. Alors les routes des campagnes seront plus calmes. Les migrants ont pris soin de leur apparence. Ils ont un sac à dos pas trop gros. Ils sont propres. Les douches des plages fonctionnent même en hiver. Ils ont pu effacer les

traces douteuses d'un parfois si long voyage au fond des cales d'un cargo ou sur des embarcations improbables.

Ils ont un peu d'argent sur eux. Ils avaient changé leur monnaie locale contre des euros. Oh ça n'en fait pas beaucoup... les passeurs se sont bien servis ; il reste juste de quoi subvenir quelques jours. Après ?

Après est un autre jour. On verra bien.

Ils savent aussi qu'il leur faudra se séparer encore plus. Car des groupes d'individus de 2 ou 3 personnes tous les 300 mètres "ce n'est pas normal" en campagne... Alors ils prendront des directions différentes, mais toujours vers le Nord et l'Est. À l'Ouest il n'y a rien... Là-haut il y a le Nord. Le Nord c'est un peu l'espoir de passer pour l'Angleterre.

Les Tunisiens sont passés en 2012 ; maintenant il s'agit des migrants de Syrie entre autres pays, d'Afrique aussi. Les associations de défense des droits humains, de la Croix Rouge, des bénévoles s'installent chaque week-end à la frontière Italie/France à Menton et viennent autant que faire se peut aider, soutenir, négocier.

Personne en Europe ne sait quoi faire.

Tout le monde a des idées pour les autres. Les "Y a qu'à"
et les "faut qu'on" gèrent une société malade, inquiète,
fragilisée.

- chapitre 3 -

Parce que je suis retraitée, j'ai du temps pour voir, pour entendre, pour écouter, pour manifester, pour signer des pétitions, pour m'engager.

Parce que je suis retraitée le temps devant moi est bien plus court que celui qui est derrière. Il me faut donc faire attention à ne plus tomber dans de faux semblants, à éviter les erreurs, car alors je ne pourrais plus réparer.

Me lâcher me dit une amie.

Lâche-toi dans l'écriture répète-t-elle.

Va plus loin.

Je ne sais plus ce que cela signifie. Se lâcher ?

Et pourtant...

Parfois je rêve être une Jeanne d'Arc, une Robine des Bois, une Che ; je ne suis rien d'autre qu'une écorchée vive ; dans la rébellion, insoumise, libre aussi.

Je n'ai comme armes que les mots qui se veulent cinglants, tueurs, que la pensée qui se révolte, que le silence imposé par la bienséance.

Ce mode de fonctionnement je voudrais qu'il serve encore à quelqu'un, à quelque chose. Mais les cheveux blancs des septuagénaires issus de leurs 20 ans en 1968, cachent la femme que je suis ou qui pourrait être encore et qui ne sert plus.

Une potiche.

Et encore. Parfois les potiches décorent. D'autres fois elles dévorent. Parfois on cache des trucs dans les potiches.

Des clés de la maison.

Comme je ne suis rien j'ai décidé d'être partout.

À gesticuler ainsi d'un bar de nuit jazz "Le Cavern'Nice" à des marchés de brocs' je pense que je rencontrerai celui/celle qui un jour pourrait avoir "besoin" de moi ; je me dis que je vais buter sur un obstacle qui me réveillera de ce faux sommeil qui m'enveloppe trop souvent.

Besoin ?

Autour de moi, ici, à Nice, certains pensent que j'ai des relations "haut placées" ; je laisse dire en souriant d'un air entendu. Si le facteur est bavard il doit appuyer ces propos "Ah elle ? Oui ! Elle reçoit des courriers de l'Elysée, du Gouvernement..."

Oui comme n'importe quel citoyen qui sollicite une réponse à une question posée en ligne sur les sites du gouvernement.

En attendant le rêve ou l'espoir d'être, j'écris. Des idées de polars.

Des idées de thrillers.

Pourquoi ces violences dans l'écriture ?

Pour ne pas qu'elles traversent mon quotidien probablement.

Pour me lâcher enfin ?

Pour m'abandonner aux mots comme d'autres cèdent dans les bras de la personne aimée ?

Un peu comme si j'avais moins peur de me perdre dans l'écriture que dans des amours parfois illusoire.

Et entre la violence des scènes que j'imagine décrire mon côté naturel reprend le dessus. Les scènes ne sont donc pas si violentes que ça ?

- chapitre 4 -

À force d'être dans les mêmes endroits les gens me reconnaissent : "Ah ! Bonsoir Rach' - comme d'hab' ?"

Comme d'habitude au creux de la Vieille Ville de Nice, au café tunisien, c'est un thé à la menthe bien chaud avec sa feuille de menthe qui me chatouille le nez quand je porte ce petit verre très chaud, bien décoré, jusqu'à ma bouche. Parfois lorsque j'ai une petite faim je commande une pâtisserie orientale, de celle qui, sur tes doigts, dégouline bien son miel et ses petits morceaux d'amande, de celle qui t'apporte quelques calories dont tu n'as pas besoin.

Là, j'ai juste droit à un grand sourire du patron. Il ne parle pas. Juste des "comment ça va ?" dans toutes les langues locales : le nissart, l'Italien, l'Arabe, le Français, l'Anglais... C'est tout. Et son sourire.

La terrasse est étroite dehors car elle est coincée dans la vieille ville dans l'une de ses rues resserrées, toujours à l'ombre. Les maisons sont ventruées et s'effilent en hauteur.

Je regarde les touristes passer.

Parfois je me marre toute seule, en moi... parfois je retrouve mes voisines de plage de galets, les habituées qui bronzent de mars à juin et de septembre à novembre, décembre. Comme je suis seule avec mon verre de thé, l'une d'elles parfois s'arrête et boit la même chose et discute de tout ; on refait le monde. Plutôt on le défait pour mieux le reconstruire : un peu du passé, un peu du vieux temps plus que passé, (était-il ce temps plus que parfait ?) un tout petit peu d'aujourd'hui et une grande appréhension pour demain.

En ce moment les discussions vont systématiquement sur le problème des migrants.

Et là ! Hélas !

Tout est entendu ! Le pire surtout.

Alors, je décroche. Je leur dis. Je ne veux pas me fâcher avec vous mais je ne suis pas du tout, mais alors pas du tout d'accord avec vous. Comme on est à la terrasse d'un petit bar tunisien... je réclame le respect du lieu. Y tenir des propos racistes ! Enfin ! Regardez ! Ils ne sont pas tous des Djihadistes !

-chapitre 5 -

Ce matin en descendant de chez moi je tombe nez à nez avec Angelo. Il y avait bien longtemps que je ne l'avais vu. Silence radio d'ailleurs quand il "disparaît" quelques semaines, quelques mois. Personne n'a de nouvelles. Ou bien personne n'en donne.

- Oh Rach' ça fait plaisir de te voir !

- Angelooooo ? Mais tu étais où ? En Corse ?

- En Corse ? Oui si tu veux. À l'ombre tu veux dire ! Tu n'as pas su ?

- Boff non. Ton fils Gino, au Cavern'Nice, avait l'air soucieux et je lui ai demandé plusieurs fois de tes nouvelles. Il me répondait : "Ça va... doucement. Il joue aux cartes avec ses potes..." mais ne savait pas me répondre sur la date de ton retour. Ni là où tu étais.

- Gino est discret et souffre de ce que je vis. Tiens accompagne-moi cinq minutes "Au Tonneau" je t'offre un café. Tu as le temps ?

- j'ai trop de temps...

Et là Angelo me raconte qu'il est "tombé" à cause d'un petit merdeux marseillais qui l'aurait balancé ; enfin peut-être pas tout à fait comme ça. Le nom d'Angelo figure dans le carnet et le portable de ce "petit" truand qui s'est fait pincer sur le "marché de la drogue". Cela faisait longtemps semble-t-il que la brigade des stup's était sur le coup. Quand la brigade l'a serré les flics ont fouillé. Dans la liste des noms, prénoms, surnoms, il y avait Angelo ! Et compte tenu de son passé (quand même... plus de 20 ans de taule) ils ont tout de suite débarqué chez lui, ont fouillé tout... même dessous les pots de fleurs... et ont embarqué manu militari Angelo qui criait son innocence.

Je n'étais pas là au moment de ces faits et, bien entendu, je n'ai rien su.

Ici, dans ce quartier, les gens se taisent même quand ils savent.

Il me manquait donc des éléments pour comprendre la "disparition" d'Angelo !

- Et alors ? Lui demandé-je ? Et maintenant ?

- Bah ! J'ai rongé mon frein, j'ai filé quelques biftons... je suis sorti. Tu sais on me connaît en cabane. Quand j'ai

dit : c'est "l'Auguste de Bastia" qui avait mon nom sur lui le con ! Bah voilà, mon baveux a fait le reste et je suis là dehors. Pour combien de temps ? Ils n'ont rien sur moi. Mais bon !

- Oh ! Eh ! Oh ! Angelo ! Reste tranquille ! Pense à ta mère, à tes enfants (remariage, un fils de 25 ans et deux enfants de 8 et 6 ans) qui déjà ne te voient pas très souvent...

- Ouah ! Je sais ! Bon allez ! Je t'emmerde pas plus avec mes histoires. Toi ? Ça va ?

- Boff... je m'ennuie toujours depuis le 1er jour de ma retraite.

Avoir revu Angelo, le savoir être allé faire un séjour en prison, avoir été coincé à cause d'un "collègue" à lui qui traîne des noms, des téléphones, des adresses sur lui, me fait vivre au milieu d'un polar.

J'ai l'impression d'avancer dans une histoire que je pourrais lire.

Ou que peut-être je pourrais écrire.

Sauf que là je suis l'un des personnages.

Certes je ne suis pas du côté des truands, je ne suis pas non plus de la police ou du Ministère de l'Intérieur. J'essaie d'être simplement à une place.

Cela fait juste bizarre de marcher dans un livre ouvert. De buter sur un paragraphe, quand des individus, pas bien loin, peuvent se faire buter, ou comme lorsque je bute sur une plaque d'égout et que je me casse la malléole droite... C'est ce qui m'est arrivé, là il y a 3 semaines !

Angelo longe les murs.

Gino coule une mine crispée.

J'irai ce soir au Cavern'Nice, clopin-clopant avec une copine de l'Aqua-Vélo pour écouter du jazz et sentir l'ambiance. Une bière, une blanche rondelle citron, une copine et ça discute.

On refait là encore le monde. Faut bien que quelqu'un s'en mêle. On aurait donc pour compagnon "Mél'enchon" comme ça on saurait quels slogans crier dans nos révolutions d'après soixante-huit.

D'ailleurs, tiens, demain il y a une manif à Garibaldi contre la loi sur la réforme du code du travail...

J'y vais.

J'y suis.

Ah vraiment ! Là y a du monde, de la musique, des fumigènes, de l'ambiance. Les trams ne circulent plus. Sécurité oblige.

"Valls'line = Vaseline = ça glisse ! qu'El' Kon'nerie" s'affichent sur des banderoles. Beaucoup de monde d'ailleurs !

Un temps superbe. Une autre manif est prévue fin mars... qui marquera probablement (mais c'est juste mon point de vue) la fin du socialisme en France... ou du moins tel qu'il est "pratiqué" par le gouvernement en place. Dommage.

Sur Facebook les messages tombent signés de politiciens parfois connus, sinon par des citoyens de tous bords qui crient leur ras-le-bol. En plus "ils" (nos gouvernants) prennent le Français moyen pour un con : "Mais il y a eu des fuites sur cette loi ! Répond le Gouvernemen. Elle n'était pas définitive : elle va être revue, reprise... elle ne restera pas comme ça !"

Ah bon ? Alors on ne comprend rien c'est ça ?

Toutes ces personnes déçues qui traînent leur âme en peine avec une carte d'électeur qui se froisse de jour en jour.

La droite jubile quand la gauche éclate.

Ce matin sur les réseaux sociaux la colère gronde en suggérant que l'on puisse de nouveau, et assez rapidement dans le courant de la semaine prochaine, nous réunir à nouveau sur la place Garibaldi ; cette fois contre la loi sur la perte et la déchéance de la nationalité française et contre l'état d'urgence maintenu en France...

Bon les revendications se mêlent et s'emmêlent comme pour justifier qu'il y a lieu, vraiment, de manifester.

C'est curieux cette ambiance.

Parfois je me dis c'est bon on y va ! On la fait notre révolution sociale... parfois je pense que les citoyens français sont blasés, écœurés et qu'ils ne bougeront plus jamais pour essayer de changer quoi que ce soit.

Le soir je suis au Cavern'Nice. Déjà une bonne ambiance. Quand le jazz est là tout va.

L'orchestre est très bon ; c'est un groupe de musiciens du pays, des "locaux" ; l'ambiance est rock, blues, juste ce qu'il faut pour changer les idées.

J'y suis avec l'une des amies du club de l'aqua-vélo. À deux c'est plus marrant, surtout passé un certain âge. Mes cheveux blancs ne me gênent pas mais ils freinent parfois les groupes qui s'installent aux tables près de nous et qui rient de leurs propos qui, à nous, ne nous font plus rire. Vous savez un peu comme un décalage horaire ; là c'est un décalage des âges. On a beau se dire qu'on a le caractère jeune... ça ne suffit plus.

Quelques couples dansent sur la mini piste. Ils ont raison. Le rock endiablé me donne envie de me lever. Mais je suis raisonnable : ma cheville ne va pas.

Bof personne non plus ne vient me chercher.

Certains soirs il y a des messieurs de nos âges qui viennent et qui savent bien démontrer que savoir danser ne connaît pas de frontière...

Gino est là. Il vient m'embrasser.

Je lui dis que j'ai vu Angelo.

Il se renfrogne.

"Ça va mal se terminer avec l'Auguste de Bastia"...

Il repart au bar. La bière mousse. Les coudes se lèvent. Les pieds rythment l'orchestre. Une jeune femme rejoint les musiciens et de sa voix cassée apporte juste les notes indispensables à ce bon vieux blues.

Trop bien. Patou c'est son nom. Métisse. Une beauté. Sa voix...

Patou serait la copine de Gino. C'est ce qui se dit au Cavern'Nice.

Oui. Pourquoi pas. Joli couple. J'aime bien les belles histoires comme ça.

Le Cavern'Nice continue à se remplir. Plus de places assises. Ceux qui vont danser font garder leurs places par ceux qui restent. Le barman n'arrête pas de d'aller et venir pour débarrasser les petites tables rondes en zinc des cannettes et bouteilles de bière qui s'accumulent et pour les remplir à nouveau. Pas de banquettes. Des bancs. Quelques tabourets autour des tables. Confort minimum pour un plaisir maximum : écouter du jazz.

Depuis l'interdiction de fumer on peut se voir à travers la cave. Des lumières jouent à l'arc en ciel en clignotant